

Gabrielle Merchez

## **Assises, deux fois l'âge de raison**

Débarquée en gare d'Arles sur le coup de midi, je m'étais proposée pour accueillir le deuxième arrivage de voyageurs parisiens. Je suis pour ce faire accompagnée de Françoise Brun, traductrice d'Alessandro Baricco, et équipée d'une tringle à rideaux achetée le matin même à Nîmes. En un tour de main, avec une affiche des Assises, deux-trois bouts de Scotch et quelques joyeux rires, nous transformons la tringle en étendard. Et c'est sous la bannière d'ATLAS que le groupe venu de Paris monte dans le bus municipal qui nous dépose dans ces petites rues aux allures de dédale – mais avec ma houlette, aucune crainte de se perdre !

Comme d'habitude, la magnifique salle d'honneur de la mairie est comble pour entendre l'allocution d'ouverture de Michel Vauzelle, qui rappelle combien sa ville est attachée à la présence du Collège international des traducteurs littéraires, dont on fête cette année le dixième anniversaire. À cette occasion, le maire d'Arles rend un « hommage particulier » à Jacques Thiériot, qui prend sa retraite dans quelques mois après avoir dirigé le Collège depuis son installation dans l'Espace Van Gogh. Michel Vauzelle ne manque pas non plus de rappeler l'attachement des Arlésiens au prix de traduction Atlas-Junior, ouvert aux jeunes d'une région particulièrement menacée par les dangers du repli sur soi.

Jean Guiloineau, président d'ATLAS, reprend la balle au bond en soulignant qu'il n'est de littérature que dans le mélange et l'échange, citant Breytenbach : « nous devons devenir composites, dénouables, afin de pouvoir nous nouer en d'autres formes » – belle définition des traducteurs ! Saluant à son tour les dix ans du Collège, anniversaire marqué symboliquement par le séjour au CITL d'une étudiante en

traduction de Tanger, Mlle Asmae Ouidadi, invitée par ATLAS grâce à la générosité de Claude-Nathalie Thomas, il rend ensuite un hommage chaleureux à Jacques Thiériot et lui dédie les applaudissements nourris du public.

La linguiste Henriette Walter a placé sa conférence inaugurale sous le thème des mots venus d'ailleurs, inspiré de son dernier livre, lequel, rappelons-le, n'a pas droit de cité dans la bibliothèque de Vitrolles. Il est vrai que, par son travail, cette universitaire démontre que la pureté linguistique n'existe pas, qu'aucune langue ne vit en vase clos et que les mots vont et viennent en totale liberté. C'est ce chemin des mots qu'Henriette Walter a choisi de nous présenter à l'aide de multiples exemples.

Après une brève pause, nous nous retrouvons pour écouter la table ronde consacrée aux traducteurs de Heinrich Heine – une manière pour ATLAS de célébrer le bicentenaire de la naissance du grand auteur et poète allemand mort en France en 1856. Michel Espagne, responsable aux éditions du Cerf de la nouvelle édition française des œuvres de Heine, pose la question de savoir pourquoi retraduire des textes qui ont reçu l'approbation de Heine lui-même. Eh bien, justement parce qu'on y sent l'étroite surveillance exercée par l'auteur sur son équipe de traducteurs. Il convient de répondre aux critères actuels de lisibilité et de contenu (pas de coupures), afin de donner une vue d'ensemble d'une œuvre trop souvent « tronçonnée ». Nicole Taubes en donne une illustration par une lecture comparée de deux pages de traductions tirées de « Rêveries ». Isabelle Kalinowski, qui a traduit *Le romanzero*, présente Heine comme un précurseur de la poésie moderne, bien avant Baudelaire, et défend le choix d'une traduction rythmée, en octosyllabes, structure employée par Heine tout au long de sa vie de poète. Pierre Penisson, traducteur de *L'école romantique*, parle à propos de cette œuvre du jeu subtil de va-et-vient et des diverses strates de traduction du français, obligeant à des allers et retours multiples. La parole est ensuite donnée au public, avec des interventions aussi nombreuses que passionnantes.

La nuit est déjà tombée quand nous quittons la mairie pour nous retrouver au complet dans la salle des fêtes du boulevard des Lices, où nous attend le désormais traditionnel « banquet républicain », occasion idéale pour circuler de table en table, saluer les nouvelles têtes – il y en a beaucoup chaque année – et faire un petit bilan annuel avec les vieux fidèles.

Dimanche, réveil in extremis et démarrage en trombe direction l'église du Méjan, où a lieu une grande première dans l'histoire des Assises : l'enregistrement public de la nouvelle émission de France-Culture, *Staccato*, dirigée par Antoine Spire. Une émission entièrement consacrée à la traduction. Malgré l'heure assez matinale, le public est venu nombreux écouter Jean Guiloineau parler du métier de traducteur et des difficultés de la profession. Après la correspondance de Jérusalem avec Yves Cohen, qui évoque la renaissance de l'hébreu en Israël, c'est le moment attendu du passage sur le gril de Sylvère Monod et Jean-Pierre Richard, censés s'affronter en campant chacun sur leur position respective de sourcier et de cibliste. Malgré les questions provocatrices d'Antoine Spire, la confrontation reste très soft ; comment d'ailleurs peut-il en être autrement entre ces deux gentlemen de la traduction ? Michel Vauzelle, interviewé à son tour par Antoine Spire, rappelle qu'Arles est désormais le lieu de référence pour les traducteurs, exemples mêmes de la générosité et de l'ouverture à l'autre.

L'enregistrement terminé, c'est au pas de course que nous nous dirigeons vers l'Espace Van Gogh où se déroulent les ateliers de la matinée. Celui d'espagnol, sous la conduite de Denise Laroutis, est consacré aux mots pour les mets. Un bien alléchant programme et, aux dires de certains, l'un des meilleurs ateliers d'espagnol depuis longtemps ! L'atelier de Marie-Claire Pasquier aborde la difficile traduction de deux passages de Faulkner, l'un extrait de *Le bruit et la fureur*, l'autre de *Sanctuaire*. Pour le second, il s'agit de comparer trois traductions parues en 1949, 1972 et 1977, matière presque trop riche pour être traitée en deux petites heures. L'atelier d'italien, animé par Karine Wackers, directrice de la Maison Antoine-Vitez à Montpellier, étudie un extrait d'une pièce de Dino Buzzati, *La colonna infame*. Quant à l'atelier d'allemand, confié à Nicole Taubes, il est naturellement consacré à Heine, avec un poème intitulé « Meeresstille », tiré du *Buch der Lieder* ; Nicole Taubes y met en regard la traduction en prose de Gérard de Nerval, contemporain de Heine, et sa propre traduction, versifiée, en cours d'élaboration. Michel Volkovitch anime pour sa part un atelier d'écriture et remplit le petit amphi avec les adeptes de ce remue-ménages dont il a le secret.

Pause déjeuner bien méritée – les efforts intellectuels, ça creuse aussi l'appétit – autour d'une table sans cesse agrandie pour faire place à de nouveaux arrivants, sous le doux soleil arlésien. Je n'irai pas jusqu'à dire que ce sont mes moments préférés des Assises, mais enfin...

Pourtant, on abandonne bien volontiers le farniente pour aller au Méjan écouter Hélène Henry nous parler de la traduction selon Nabokov. Un sujet comme celui-là nous promet à coup sûr des anecdotes croustillantes, courons-y ! Hélène nous offre d'abord une passionnante évocation de cette vie en trois langues – le russe, l'anglais et le français – en nous précisant que Nabokov a été traducteur dans les trois. Dans un premier temps, il écrit en russe et traduit vers le russe, sous le pseudonyme de V. Sirine. *Camera obscura*, son premier roman traduit, sera retraduit par ses soins en anglais sous le titre *Laughter in the Dark* en 1938. Avant même 1940, année de son installation aux États-Unis, il écrit directement en anglais. Il poursuit parallèlement une œuvre de traducteur en s'attaquant à l'œuvre de Pouchkine, *Eugène Onéguine*. Ce qui ne devait être qu'un opuscule à visée pédagogique devient une œuvre en quatre volumes et la polémique autour des choix de traduction enfle jusqu'à devenir une véritable affaire. De plus en plus provocateur, Nabokov s'érige en intégriste de la traduction littérale. C'est l'option du « *servile path* », voie de la servilité par laquelle il refuse tout « simulacre abâtardi ». Hélène Henry, voix claire, diction agréable, sait tenir son public en haleine. À travers une conférence très instructive, fourmillante d'anecdotes, elle nous révèle un Nabokov peu amène envers ses traducteurs, mais aussi grand virtuose des mots, éternellement insatisfait.

C'est donc devant un public fort bien préparé à accepter une part d'intraduisible que s'ouvre la table ronde, organisée en collaboration avec la Maison Antoine-Vitez, sur la traduction des dialectes, patois et parlers populaires au théâtre. Autour de Jean-Michel Déprats, elle réunit Jean-Louis Besson, Hélène Henry, Heinz Schwarzinger et Karine Wackers, laquelle remplace au pied levé Jean-Paul Manganaro, empêché. À cause de son oralité, le théâtre pose d'une manière encore plus vive que toute autre forme littéraire le problème de la traduction des vernaculaires, explique Jean-Michel Déprats, qui cite en exemple les difficultés qu'il a lui-même rencontrées en traduisant *Le baladin du monde occidental* de Synge. Comment marquer en français la différence de l'anglo-irlandais, tout imprégné de la syntaxe du gaélique ? Loin d'en rajouter dans le style patoisant, Jean-Michel Déprats préfère sous-traduire en suggérant l'étrangeté. Ce n'est pas le parti choisi par Heinz Schwarzinger, traducteur d'allemand en français et de français en allemand. Confronté à la traduction du *Dom Juan* de Molière, il a choisi de traduire le patois picard de Pierrot par un dialecte du sud de l'Autriche. Pari réussi car l'acteur jouant ce rôle est justement originaire de cette région ; il s'agit

donc d'une langue vivante et non d'un artefact. Karine Wackers, intervenant à propos du domaine italien, précise qu'en Italie l'imposition d'une langue nationale est très récente comparativement à la France. Ainsi Pirandello écrit en sicilien, Goldoni en vénitien et Eduardo de Filippo en napolitain. Impossible ici de parler de dialectes. Pour Jean-Louis Besson, la tâche consiste à inventer un faux dialecte qui sonne vrai pour rendre un parler qui n'existe pas. Traducteur de Karl Valentin, dramaturge bavarois du début du siècle, il nous expose trois stratégies auxquelles il a eu recours, à l'occasion de trois traductions différentes, pour rendre compte du décalage, en respectant un même principe : ne jamais transposer dans un parler dialectal précis. Hélène Henry, décidément très sollicitée cette année, nous présente la situation dans le domaine russe. Par rapport aux parlers régionaux, la situation est assez comparable à celle de la France en ce sens que, dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle, le parler moscovite est assimilé à la norme. Au théâtre aussi la centralisation domine, mais il reste une différence essentielle, exploitée par les dramaturges, entre langue écrite et langue parlée. Aujourd'hui, le jargon moscovite est infiltré d'anglais, d'une grossièreté absolue, truffé d'allusions sexuelles appuyées. Une table ronde très vivante et riche grâce à des intervenants animés d'une même passion communicative pour le théâtre. Dommage seulement que, pressé par le temps, le public n'ait guère pu intervenir.

Quelques minutes pour se dégourdir les jambes en échangeant quelques commentaires avant de rentrer pour la traditionnelle proclamation des prix qui, cette année, distingue Emmanuel Moses (prix Nelly-Sachs), Louis Bonalumi (Halpérine-Kaminsky « Consécration »), Alain Gnaedig (Halpérine-Kaminsky « Découverte ») et Hélène Frimigacci-Morita (prix Amédée Pichot). Vient ensuite le tour des jeunes, avec la remise des prix Atlas-Junior, décernés en six langues. Ce concours, ouvert à l'origine aux lycéens d'Arles, s'étend maintenant jusqu'à Aix-en-Provence et Istres et souligne l'ancrage des Assises dans la ville et la région.

La dernière journée s'ouvre dans l'église du Méjan avec la table ronde de l'ATLF intitulée « Le juste prix d'une traduction ». Autour de Françoise Cartano sont réunis Paul Bensimon, traducteur de poésie anglaise, et Christiane Montécot, traductrice de l'albanais, Peter Bergsma, directeur de la Maison des traducteurs à Amsterdam et président du CEATL, Michel Marian, secrétaire général du Centre national du livre (CNL), Jean-Luc Giribone, directeur de collection au Seuil, et

Françoise Nyssen, présidente du directoire des éditions Actes Sud. Françoise Cartano présente la situation sans détours en pointant le doigt sur le problème de la rémunération des traductions dites difficiles pour des textes à valeur patrimoniale. Ces textes nécessitent des recherches importantes, d'ordre stylistique ou autres, et un investissement en temps beaucoup plus long. Or l'écart de rémunération ne reflète pas cette situation. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce combat n'est pas élitiste, mais susceptible de profiter à l'ensemble de la profession, grâce à un effet d'entraînement vers le haut. Christiane Montécot prend ensuite la parole pour nous offrir un remarquable exposé de la situation sous forme d'une fable très édifiante d'une merveilleuse drôlerie. Le traducteur y joue le rôle du pionnier, mais aussi du traître, de l'agent double, l'éditeur celui du méchant, bien entendu, et le CNL celui du shérif. Une prestation très applaudie. Dans un genre très différent, Paul Bensimon donne une définition très précise de ce que signifie « le juste prix ». À savoir un prix équitable, bien ajusté à la nature de l'ouvrage à traduire et, pour le traducteur, à la difficulté intrinsèque du texte. Il souligne combien il importe d'évaluer la difficulté en amont, et non a posteriori. Jean-Luc Giribone présente quant à lui cette personne complexe que l'on dénomme l'éditeur. Il dénonce les perversités d'un système très hiérarchisé qui n'enregistre pas la qualité du travail. Dans les rapports éditeur/traducteur, tout est permis. Seule solution : l'organisation des traducteurs en un groupe fort et cohérent. Une intervention très applaudie, et pour cause ! Françoise Nyssen, qui n'a pas été élue pour rien femme d'affaires de l'année en 1994, présente l'édition en chiffres. Très intéressant, d'ailleurs. Et quand on nous dit que la traduction représente 2 % du prix du livre, comment peut-on continuer à parler du « surcoût » de la traduction ? Michel Marian, cerné, se défend de devenir plus shérif que le shérif. Il rappelle que le premier objectif du CNL est d'ouvrir largement le champ de la littérature et du savoir à ce qui vient de l'étranger. Présentant le CNL en chiffres, lesquels sont décidément très parlants, il semble lui-même surpris de noter qu'alors que le total des versements aux éditeurs a augmenté de plus de 50 % en six ans, les bourses attribuées aux traducteurs n'ont, elles, pas évolué au cours de la même période. Peter Bergsma expose la situation des aides aux Pays-Bas, où le système de subvention suit le marché. Les bourses, versées sous forme de mensualités (3 à 12 mois pour les auteurs, 1 à 8 mois pour les traducteurs), sont attribuées en fonction d'un projet et d'un contrat, avec indication de temps. Ce serait là une piste à explorer par le CNL en faveur des traducteurs de textes difficiles, comme cela se fait déjà

pour les traducteurs en résidence. On sort du Méjan avec l'impression d'un véritable échange de vues, et qu'une solution est possible, voire à portée de main.

Une seconde série d'ateliers clôt ces Assises. Pilar Blanco, venue d'Espagne, travaille en français et espagnol sur un texte de Frederic Mistral écrit en provençal. Philippe Noble, traducteur de néerlandais et directeur de l'Institut français d'Amsterdam, propose un texte de Marcel Möring, *In Babylon*. Dans la bibliothèque du CITL, il y a foule autour d'Emmanuel Moses, lauréat du prix Nelly-Sachs, au point qu'on doit rajouter des tables. L'atelier d'inuktitut et de micmac, présenté par Louis-Jacques Dorais et Danielle Cyr, venus tout spécialement du Québec, attire aussi beaucoup de monde. Magie de la découverte de ces langues dites agglutinantes, où un seul mot peut signifier « l'homme qui se tient debout avec un parapluie noir ouvert au-dessus de la tête » ! Quant à l'atelier d'anglais, il est placé sous la conduite magistrale de Claude Demanulli qui parle de l'oral dans l'écrit. L'ennui, c'est que les « prédications d'existence » ne sont pas à la portée de toutes les oreilles !

Les ateliers terminés, chacun se hâte sous la pluie – té, nous partons, le soleil se languit – pour aller récupérer valises et autres accessoires. Dans le hall de la gare, ma tringle à rideaux reste un pôle d'attraction. Mais les Parisiens repartent en grand troupeau vers la capitale, et il ne reste plus sur le quai que quelques brebis de province attendant leur train. Une attente qui a bien manqué être fatale à la désormais fameuse tringle de Nîmes, cousine de la célèbre toile du même nom. Négligemment posée contre un pilier, elle a failli y rester. Jusqu'aux prochaines Assises, qui sait ?